

LES COMMENTAIRES D'UN PRÊTRE SARTHOIS SUR SON VOYAGE A ROME

par

Xavier Rebillard

*Les notes du voyage à Rome de l'abbé Paumard, en 1864,
nous renseignent non seulement sur le tourisme au XIX^e siècle
mais encore sur les débats religieux et politiques.*

L'abbé Charles Grégoire Paumard est né le 8 mars 1824 à Tennie. Ordonné prêtre le 17 juin 1848, il part pour Paris où il obtient la licence de mathématiques en 1850. Il devient professeur de sciences au petit séminaire de Précigné, puis sous-supérieur en 1858 et économiste en 1861. Suite à la situation financière du petit séminaire dont il est jugé responsable, il est nommé curé d'Auvers le Hamon en 1864 puis doyen de Vibraye en 1871. En 1879, il retourne au petit séminaire comme supérieur. Il se retire à Solesmes en 1899 puis à la maison sainte Marie du Mans où il meurt le 23 mars 1914.

Les circonstances dans lesquelles l'abbé Paumard entreprend de partir pour Rome sont particulières. En effet, les événements du mois d'août 1864 le concernant sont des épreuves personnelles et professionnelles difficiles.

Son éviction du petit séminaire de Précigné est une épreuve douloureuse. Il reconnaît lui-même : *“les premiers jours qui suivirent la distribution des prix en 1864, furent très pénibles pour nous”*¹. De même, le récit qu'il en fait laisse entrevoir

toute l'amertume qu'il éprouve sur le moment et certainement ravivée par la rédaction de ce passage de ses mémoires. L'abbé Paumard, à ce moment de sa vie, se sent anéanti. Ce qui est tout à fait compréhensible lorsque l'on connaît le caractère passionné de ce prêtre qui s'identifiait à sa fonction à Précigné. Cette impossibilité de détachement n'a fait qu'amplifier le sentiment d'injustice de la décision de Monseigneur Fillion².

Son désir de partir pour Rome apparaît très vite. Cependant, une angoisse subsiste quant à son avenir. Certes, Monseigneur Fillion a décidé de mettre fin à ses fonctions à Précigné ; mais il ne lui a pas pour autant affecté de nouvelle charge. L'abbé Paumard ne sait pas ce qu'il va devenir. Il redoute une affectation dans le ministère paroissial pour lequel il ne s'estime pas préparé.

Il exprime son angoisse à Monseigneur Fillion qui lui répond le 17 août 1864 et l'autorise à partir pour Rome, sans pour autant lui indiquer quelle sera, à son retour, son affectation dans le diocèse.

Quelle est donc la motivation de ce voyage ? Pour l'abbé Paumard il s'agit *“avant tout, de nous reposer et de retrouver le calme, et avec l'espoir d'obtenir du pape Pie IX une bénédiction apostolique”*³. Il semble que ces arguments ne traduisent pas toute sa pensée ou du moins la minimisent. Il est possible de voir une fuite dans ce départ pour la “Ville éternelle”, même si cela correspond peu à sa personnalité et à son caractère. Plutôt que de fuite mieux vaut parler de recul.

Or, pour ce prêtre du XIX^e siècle, qui veut faire le point sur lui-même et s'éloigner un temps de l'endroit où il a souffert, Rome est certainement le premier nom de ville qui vient à l'esprit.

L'itinéraire

De Tennie à Rome

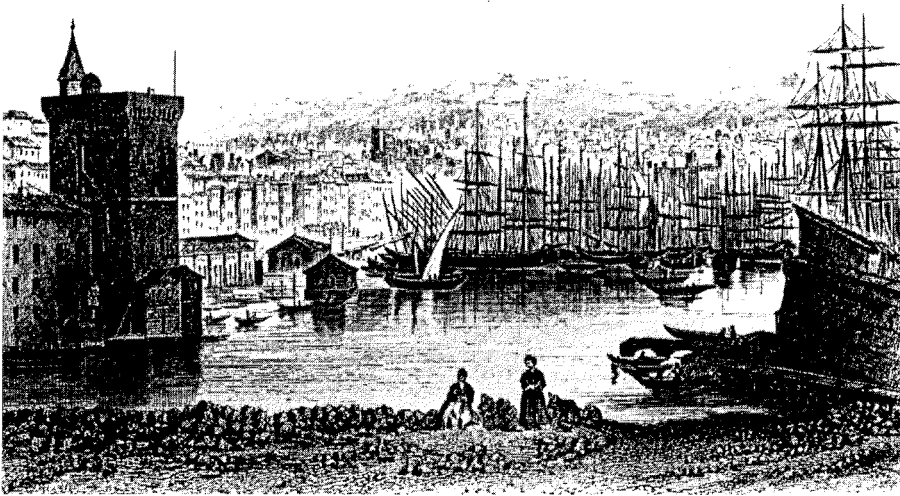
Le récit du trajet du Mans à Rome occupe huit pages dans le douzième volume de ses mémoires. L'abbé Paumard livre des renseignements propres à éclairer sur les conditions de voyage dans la seconde moitié du XIX^e siècle. C'est, d'ailleurs, le même type de récit que lors de son voyage dans le centre et dans l'est de la France en 1857.

Le voyage du Mans à Paris dure six heures. *“Parti du Mans vers 11 heures, nous arrivons à Paris, de bonne heure dans la soirée”*⁴. Le lendemain à six heures du matin, le “P. L. M.”⁵ quitte Paris pour Marseille avec l'abbé Paumard à son bord. Le trajet dure vingt-quatre heures. La faible vitesse du chemin de fer laisse le loisir d'observer les sites traversés. Le sachant et pour occuper son temps, il

emporte le guide Richard qui lui permet *“d'étudier les localités par lesquelles nous passons”*⁶. Il cite dans ses mémoires les principales villes, leur distance de Paris, ainsi que les curiosités touristiques qui s'y trouvent. Il met le temps à profit pour enrichir ses connaissances personnelles. Encore une fois, il est intéressant de constater l'insatiable curiosité dont ce prêtre fait preuve. Toutefois, s'il a préparé son voyage pour ne pas manquer d'occupation, il fait aussi en sorte d'assurer sa subsistance. Au départ du Mans, en bon Sarthois, il fait provision *“d'un pot de rillettes, d'un pain de deux livres et de deux bouteilles de vieux bordeaux”*, ce qui s'avère nécessaire puisque le train ne fait qu'un arrêt, à Lyon, en fin de journée. Bien des voyageurs devaient prendre le même type de précautions. Il est probable qu'aux heures de repas, les wagons devaient avoir des airs de buffet campagnard.

La nuit finit par interrompre la visite des villes traversées par le chemin de fer mais l'annonce des stations permet à l'abbé Paumard de continuer à suivre l'itinéraire sur son guide touristique.

L'abbé Paumard arrive à Marseille le dimanche à six heures du matin. Deux préoccupations immédiates apparaissent : dire la messe et s'installer jusqu'au départ du bateau le lendemain soir. En sortant de la gare, l'abbé Paumard se rend à l'église la plus proche, Saint-Victor, pour y dire la messe. Puis, il s'installe à l'hôtel de Rome. Il dispose de deux jours qu'il met consciencieusement à profit pour visiter Marseille. Il semble apprécier la cité phocéenne et écrit, non sans humour : *“Après déjeuner, nous visitons, dans la soirée : le cours Bonaparte, la fameuse canebière, dont les Marseillais pur sang disent encore : si Paris avait une canebière, ce serait un petit Marseille”*⁸.



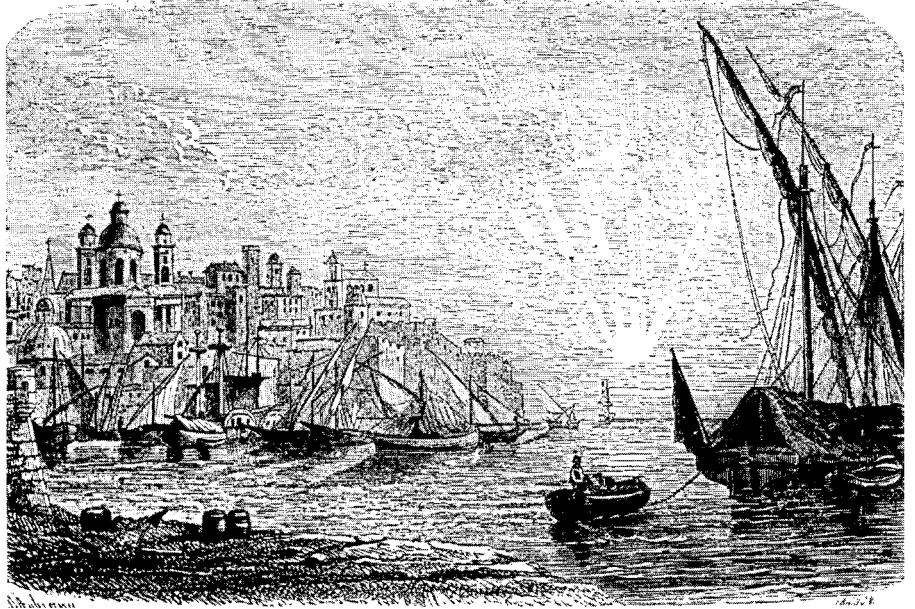
Le port de Marseille⁹.

Depuis son départ du Mans, l'abbé Paumard n'a lié connaissance avec personne. Ce n'est que le lundi soir qu'il rencontre deux ecclésiastiques qui prennent le même bateau que lui. Il s'agit "du père Bricchet, de la congrégation du St Esprit, économe du séminaire français à Rome et de l'abbé Lambert, aumônier de l'établissement des sourds muets¹⁰, à Paris". Cette rencontre se révèle être de la plus grande utilité pour l'abbé Paumard puisque le père Bricchet lui propose de descendre au Séminaire français, ce qui lui permet de réaliser une économie substantielle de frais d'hébergement à Rome.

Cette rencontre vient rompre la solitude du voyage et surtout des trente-six heures de bateau, de Marseille à Civitta Vecchia. Les impressions sur ce trajet en mer sont assez contrastées. Les premiers commentaires sont émerveillés. "La nuit vient bien vite ; comme il fait bon sur le pont du vaisseau, dans un doux balance-

ment sur l'immensité de la mer et dans la contemplation de la voûte du ciel brillamment illuminée par des milliers d'étoiles"¹¹. "Dès avant 6 heures du matin nous sommes remontés sur le pont et nous sommes témoins du magnifique spectacle d'un lever de soleil en mer"¹². Mais avec le temps, l'ennui finit par gagner et l'émerveillement cède la place à la lassitude, d'autant plus que les deux compagnons de voyage de l'abbé Paumard sont pris de mal de mer. Les impressions changent alors radicalement. "Toujours la mer à perte de vue de quelque côté qu'on se tourne, c'est bien monotone"¹³.

Le 14 septembre 1864, à six heures du matin, l'abbé Paumard débarque à Civitta Vecchia. Rome n'est plus qu'à 63 kilomètres. Il faut pourtant encore 4 heures de train pour couvrir cette distance. Ce dernier trajet donne l'occasion à l'abbé Paumard de découvrir la campagne romaine. Ce qu'il voit lui rappelle alors



Le port de Gênes¹⁶.

Chateaubriand. *“La campagne romaine ! Vastes espaces que remplissaient autrefois les légions romaines et les nombreux esclaves que leur livrait la victoire, rempli maintenant d'un silence solennel qui convient admirablement à cette ville unique au monde et si bien appelée la Ville éternelle. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs... C'est du milieu de ce terrain inculte que s'élève la grande ombre de la Ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler : elle s'est séparée des autres cités de la terre et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude... Il me serait impossible de vous dire ce qu'on éprouve lorsque Rome vous apparaît tout-à-coup*

*au milieu de ses royaumes vides, inania regna, et qu'elle a l'air de s'élever pour vous de la tombe où elle s'est couchée”*¹⁴. Loin d'avoir le même talent d'écriture que Chateaubriand, l'abbé Paumard n'en ressent pas moins des émotions similaires¹⁵.

L'installation à Rome se fait rapidement au Séminaire français, via Santa Chiara. Il faut désormais mettre le temps à profit.

De Rome au Mans

Le trajet du retour est assez différent de celui de l'aller. Au lieu de faire simplement le même voyage en sens inverse, l'abbé Paumard change d'itinéraire. Il part de Rome le 12 octobre à dix heures du matin et se rend à Civitta Vecchia. Il embarque non pour Marseille mais pour

Livourne, à cinq heures du soir. Treize heures plus tard, il débarque à Livourne. Il est six heures du matin. Là, il prend le train pour Pise, à onze heures, et y passe le reste de la journée. En fin d'après midi, l'abbé Paumard reprend le train pour Livourne où il embarque pour Gênes à six heures du soir. La traversée dure douze heures. A l'arrivée, il remarque que la chaloupe qui le transporte sur le quai porte le nom de Garibaldi, détail qui ne peut lui échapper.

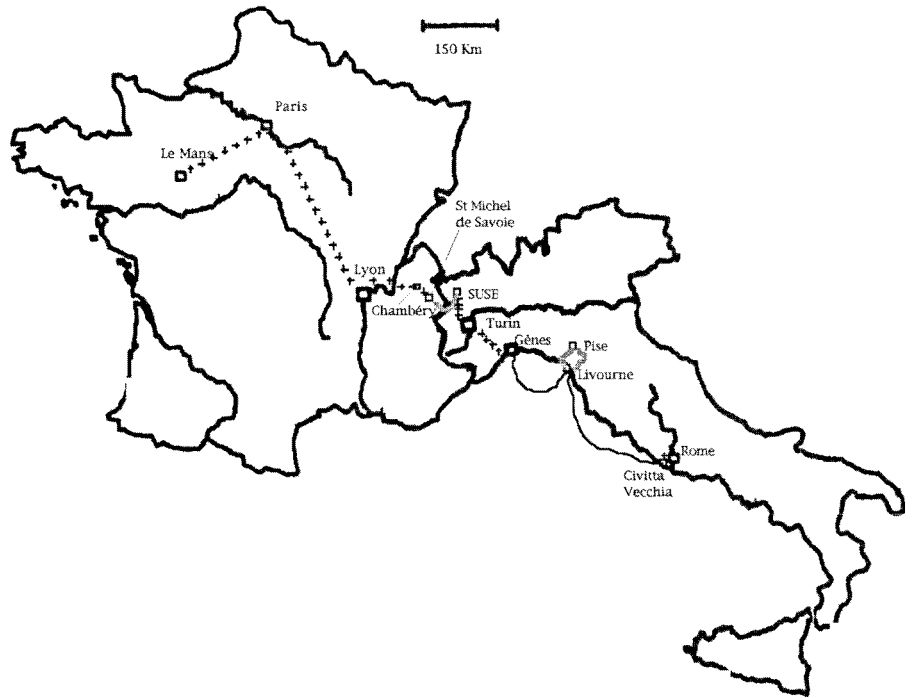
Toute la journée est consacrée à la visite de Gênes. *“Nous avons visité avec intérêt trois belles Eglises : la cathédrale St Laurent, l'Annunziata et Sancta Maria in Carignano ; plusieurs collections de chefs d'œuvre des beaux arts et un cabinet d'histoire naturelle. Nous avons admiré, dans nos courses à travers la ville, trois grandes rues, des places splendides, le pont Carignan. Notons encore le monument de Christophe Colomb, puis le bel hôpital de Pamatone, dont la chapelle renferme le corps de Sainte Catherine de Gênes”*¹⁷. Jusqu'à cinq heures du soir, heure du départ du train pour Turin. A dix heures du soir, il arrive à Turin et après une heure de battement, il reprend le train pour la France.

A une heure du matin, l'ancien sous supérieur de Précigné descend du train à Suse, faute de voie ferrée. Il faut passer le Mont Cenis en voiture. *“Immédiatement, il nous fallut monter dans une grande voiture attelée de six chevaux, et faire l'ascension du Mont Cenis. Nous étions une quinzaine de voyageurs, le temps commençait à être froid, car nous étions à la moitié d'octobre, et la neige avait déjà fait son apparition sur les montagnes”*¹⁸. L'attelage n'atteint le sommet qu'à neuf heures du matin et la descente de l'autre versant amène les voyageurs à Saint-Michel-de-Savoie¹⁹ à midi. Un peu

de repos s'avère alors indispensable. *“Un peu souffrant du froid et surtout très fatigué de cette nuit à peu près sans sommeil et du manque de nourriture depuis la veille à 5 heures du soir. Nous eûmes là 2 heures de repos, pendant lesquelles nous pûmes faire un bon déjeuner et respirer un peu de grand air en nous promenant de la petite ville chef lieu de canton”*²⁰. La suite du voyage se déroule en train, jusqu'à Chambéry, en empruntant ce que l'abbé Paumard appelle *“la tête de ligne des chemins de fer Victor Emmanuel”*²¹. Cette ligne prend fin à Culloz, où il reprend les chemins de fer français. C'est à Culloz qu'a lieu un petit incident : *“Nous voyagions ordinairement en 3^e classe ; mais le train qui partait de Culloz pour Paris était un express. Attendre un train omnibus nous eût mis trop en retard ; nous prîmes donc l'express moyennant un complément de 13 francs”*²². Le supplément demandé marque bien la différence entre les divers trains, ces treize francs étant, à l'époque, une somme importante. La vitesse avait déjà un prix. Le train dépose l'abbé Paumard à Paris le dimanche 16 octobre, à six heures du matin. Aussitôt, il prend une voiture pour Saint-Sulpice où il dit la messe vers sept heures, puis *“nous nous empressons de déjeuner à l'hôtel Fénelon ; nous n'avions pas mangé depuis notre départ de St Michel de Savoie, si ce n'est un petit gâteau en gare de Culloz”*²³.

L'un des problèmes essentiels des grands trajets en train concerne les subsistances. Les provisions que l'abbé Paumard avaient prévues pour le voyage aller lui ont sévèrement fait défaut lors du retour. Il n'y a pas de possibilité de se restaurer entre Suse et Saint-Michel-de-Savoie ni entre Saint-Michel-de-Savoie et Paris, soit respectivement des trajets de dix-neuf heures et dix-huit heures.

LES COMMENTAIRES D'UN PRÊTRE SARTHOIS SUR SON VOYAGE A ROME



Légende	
++++	Chemin de fer
—	Bateau
.....	Voiture à cheval

Itinéraire de l'abbé Paumard pour son voyage de retour de Rome au Mans.

*"Nous partîmes de Paris, gare Montparnasse, à 10 heures pour Le Mans, par un train rapide, car nous avons hâte d'arriver. En gare du Mans à 2 heures..."*²¹. Le train rapide met quatre heures pour arriver au Mans, soit une moyenne de cinquante kilomètres à l'heure.

Le récit de ce voyage a un côté épique. La faible vitesse des transports, l'absence de voie ferrée pour traverser les Alpes, ou tout simplement les détours touristiques²⁵ rappellent, par moment, les récits de voyage d'auteurs populaires. Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant. *Le Tour du monde en 80 jours* de Jules Verne, publié en 1873, relate les conditions de voyage de l'époque. Cette ressemblance dans la narration du voyage entre l'abbé Paumard et Jules Verne donne un intérêt particulier au récit du prêtre qui, ainsi, évite la platitude, et permet par la même occasion de comprendre que ce grand auteur français a su aussi relater des expériences bien réelles.

Entreprendre un voyage de cette distance, en 1864, nécessite d'être en relative bonne santé. Peut-être le récit de l'abbé Paumard permet-il de mieux comprendre pourquoi Monseigneur Bouvier, parti souffrant du Mans pour Rome en 1855, a vu sa maladie s'aggraver durant le voyage pour finalement mourir à Rome ? Les conditions de transports sont épuisantes pour un homme de quarante ans en pleine santé. Il est facile d'imaginer les conséquences du même voyage sur une personne malade et âgée.

Toujours est-il qu'une fois arrivé au Mans, le dimanche 16 octobre 1864, à seize heures, l'abbé Paumard se voit préciser par son évêque, Monseigneur Fillion, qu'il doit se rendre dans sa cure d'Auvers-le-Hamon, au plus tard le vendredi 28 octobre.

Les descriptions touristiques

Le récit comporte des descriptions touristiques des endroits où se rend l'abbé Paumard dans un but de découverte. Il peut s'agir de sites religieux qu'il visite sans assister ou participer forcément à une cérémonie religieuse.

Rome intra muros

Dès le début, une chose frappe à la lecture des commentaires sur la ville de Rome : l'organisation du texte. Il est intéressant de remarquer que l'abbé Paumard, pour décrire ce qu'il a vu, définit des axes. Il part d'un monument pour se rendre à un autre et commente ce qui se trouve sur le parcours (ex : *"de la place del popolo au pied du Capitole"* ; *"Du Capitole au Latran"*). Il organise son récit telle une visite guidée, donnant les principales caractéristiques de ce qu'il voit mais aussi en orientant le lecteur. Dans le passage intitulé "du Capitole au Latran", alors qu'il décrit le Forum, il indique : *"il serait trop long de décrire tout ce que nous avons vu dans ce quartier du Forum ; prenons la voie sacrée sur notre gauche, c'est la voie que suivaient les généraux à qui le Sénat décernait les honneurs du triomphe"*. D'une certaine façon, ses commentaires constituent un guide touristique de l'époque. En trente-trois pages, l'abbé Paumard fait le tour des monuments de la cité pontificale.

Le récit est émaillé de commentaires concernant des vestiges de l'Antiquité. Ce qui permet de remarquer que l'abbé Paumard dispose d'une assez bonne connaissance de l'histoire romaine. Pour ce qui touche aux édifices religieux, les commentaires sont essentiellement architecturaux. Il est très sensible aux dimensions, à l'ornementation et à l'aménagement des

églises romaines. Chaque fois qu'il le peut, il mentionne la dimension du bâtiment et précise le nombre d'autels et de colonnes. Il ajoute à cela une description succincte mais précise des mosaïques, des fresques, des peintures et statues qui s'y trouvent. Dans la plupart des cas, il essaye de situer les éléments les uns par rapport aux autres en fonction de l'entrée principale. Tout son récit semble construit à l'attention d'un éventuel lecteur qui parcourrait les monuments de Rome, ses mémoires en main.

Sa préoccupation en matière d'architecture fait bien apparaître son tempérament de bâtisseur. Ces visites constituent, certainement, une sorte d'initiation à la connaissance des proportions architecturales. Lorsqu'il entreprend la réfection des églises d'Auvers-le-Hamon et de Vibraye, puis plus tard l'achèvement de la chapelle du petit séminaire, il est très sensible au respect des proportions et surtout à l'aspect harmonieux des bâtiments. Comment ne pas voir dans tous ces commentaires sur l'aménagement et l'architecture des églises romaines une des sources d'inspiration de ses constructions futures ? Il est évident qu'il lui a fallu des modèles pour pouvoir concrétiser son penchant naturel.

Malgré tout, Charles Paumard est prêtre et non pas architecte et il ne l'oublie pas. Lors de la visite des catacombes, où il se rend en visite plus qu'en pèlerinage, il éprouve des émotions d'ordre spirituel. *“C'est là qu'on recueille les grandes leçons de la mort, en touchant du doigt cette sentence de l'écriture : pulvis es et in pulverem reverteris. Mais ces tombeaux parlent aussi fort éloquemment de nos immortelles espérances : là on sent la vie, malgré les ombres, malgré les ténèbres. Les tombeaux des martyrs exhalent un parfum d'immortalité”*²⁶.

Il s'agit bien d'un retour aux sources, pas de sa foi, à aucun moment elle n'est ébranlée, mais bien aux origines du christianisme.

Les visites hors de Rome

L'abbé Paumard fait plusieurs excursions aux alentours de la cité pontificale dont les commentaires sont assez semblables à ceux qu'il fait sur Rome intra muros. En revanche, une de ces excursions mérite une attention particulière : Naples.

C'est le mardi 20 septembre que l'abbé Paumard quitte Rome pour passer quelque temps à Naples. Il est accompagné des abbés Lambert et Mannevaux²⁷. Cette ville semble faire l'objet d'une curiosité toute particulière. L'abbé Paumard cite l'expression : “on nous avait dit tant de fois : voir Naples et mourir ! Nous y étions et nous avons hâte de voir”²⁸.

Il fait une visite méthodique des principaux monuments, dont le fort Saint-Elme. Or, depuis le mois de septembre 1860, ce sont les Piémontais qui occupent Naples. Un commentaire de l'abbé Paumard laisse entrevoir ce que sont, à ce moment, les relations Franco-Piémontaises. *“Les Bersiglieri piémontais qui en avaient la garde, nous accueillirent très aimablement en notre qualité de prêtre français, et sur notre désir nous firent visiter le fort”*²⁹. Il est vrai qu'à ce moment les relations entre Napoléon III et Victor-Emmanuel II s'améliorent. C'est avec l'appui de Napoléon III que Naples a pu tomber aux mains des Piémontais mais surtout cinq jours auparavant, les deux Etats ont signé une convention dans laquelle la France s'engage à retirer ses troupes des Etats pontificaux dans les deux ans³¹. Or, il est intéressant de remar-



Le port de Naples³⁰.

quer que l'abbé Paumard n'est pas du tout gêné du bon accueil que lui réservent les soldats piémontais, peu appréciés d'ordinaire des ecclésiastiques. Il est possible que l'ancien sous-supérieur de Précigné ne soit pas encore au courant de la convention du 15 septembre. Les relations entre l'Eglise et le mouvement d'unification de l'Italie se sont envenimées bien avant cette fameuse convention. L'abbé Paumard montre sans doute ici une sorte de désintérêt de la politique qui le place bien au-dessus de ce genre d'événements. Il est probable que, même s'il n'affectionne pas la monarchie piémontaise, il n'a aucune envie de se priver de la visite du Fort Saint-Elme. Il sait que cela ne changera pas le cours des événements politiques, aussi, puisqu'il est bien reçu, autant profiter du *"magnifique panorama sur la ville et sur toute l'étendue du golfe"*³².

Le lendemain matin, les trois prêtres prennent le train en direction de Castellamare puis se rendent à Sorrente en voi-

ture. Cette visite donne lieu à des commentaires portant la marque de leur époque. *"Il nous fallait faire une promenade sur le Golfe ; nous louâmes une petite barque légère avec deux rameurs et nous voilà partis pour visiter la grotte d'azur. Elle est creusée au pied d'une falaise abrupte de l'île de Capri. Nous entrâmes, par une ouverture très surbaissée et d'un mètre 25 à 30 centimètres de largeur, dans une grotte immense, où la plus grande partie de la lumière rentre par réfraction à travers les eaux. Ces eaux paraissent d'azur et tous les objets qu'on y plonge prennent cette couleur. C'est vraiment un phénomène digne d'être vu et qui à lui seul vaut le voyage"*³³. Le récit prend ici des accents qui n'auraient pas déplu aux romantiques du XIX^e siècle³¹. Cet émerveillement face à la nature et à des paysages toujours surprenants fait de son récit un témoignage de l'époque. Le voyage ainsi que l'homme seul face à la nature sont des thèmes centraux chez les romantiques. Or, l'abbé Paumard

n'évoque à aucun moment ses compagnons de voyage. S'ils étaient présents, la beauté du spectacle les a effacés de sa mémoire.

Si le récit des grottes d'azur apparaît influencé par la littérature romantique, les conditions d'hébergement le sont beaucoup moins. Il s'agit du côté pittoresque du voyage. Jusqu'ici l'abbé Paumard a toujours eu le temps de s'organiser pour passer la nuit. Or, à Castellamare, ce n'est pas le cas. Il semble bien difficile de trouver un hôtel en Italie à onze heures du soir. *“Après avoir frappé à plusieurs portes sans pouvoir trouver le gîte, nous trouvâmes pourtant un hôtel qui voulut bien nous ouvrir ; mais on nous déclara que toutes les chambres étaient occupées. Sur nos instances, on nous étendit trois matelas sur les tables de cuisine. Dévorés par les puces, nous y passâmes le reste de la nuit presque sans fermer l'œil”*³⁵.

Mais, de tout ce qu'il voit lors de cette sortie de Rome, Pompéi l'impressionne le plus. *“Rien n'est plus saisissant et curieux comme cette promenade au milieu de toutes ces ruines et de tous les souvenirs qu'elles rappellent”*³⁶. Cette impression vient du fait qu'il découvre une ville où toute forme de vie a cessé d'exister depuis l'an 79 de notre ère et qui pourtant semble vivante. *“On peut s'y promener comme dans une ville ordinaire”*³⁷. Cette remarque est toujours d'actualité. Bien des visiteurs actuels reviennent de Pompéi en tenant les mêmes propos. Il est très impressionné par le travail archéologique qui a été réalisé depuis 1755. Or, bien avant l'abbé Paumard, Chateaubriand, visiblement enthousiasmé par cette cité, proposait, le 11 janvier 1804, de remettre des toits aux maisons et de relever le mur d'enceinte afin d'en faire : *“une ville romaine conservée toute entière, comme si ses habitants venaient*

*d'en sortir un quart d'heure auparavant !”*³⁸. Ces deux visiteurs, s'ils n'ont pas connu la même notoriété, semblent avoir à des moments différents ressenti les mêmes émotions.

La religion

L'abbé Paumard consacre onze pages à ce qu'il appelle les *“solennités religieuses et manifestations de la piété”*³⁹.

Parlant de la ville de Rome, *“on ne peut vivre longtemps sans être témoin de touchantes manifestations de piété”*⁴⁰. Il semble bien, si l'on se fie à l'abbé Paumard, que ces manifestations populaires soient fréquentes à Rome. Cela peut paraître une évidence. Toutefois, il existe à cette époque un mouvement anticlérical très actif en Italie.

Dévotions et manifestations de piété

Trois dévotions particulières attirent l'attention de l'abbé Paumard : le Saint Sacrement, le via crucis au Colisée et la piété mariale.

Pendant quarante heures consécutives, le Saint Sacrement est exposé alternativement dans les différentes églises de Rome. L'abbé Paumard trouve un intérêt particulier dans cette dévotion. Selon lui, cela permet de développer *“l'entrain des chants sacrés alternant avec des chants populaires, la splendeur des cérémonies et la magnifique procession”*⁴¹. Il instaurera, à cet effet, une exposition du Saint Sacrement lorsqu'il sera doyen de Vibraye⁴², ce qu'il trouve très profitable du point de vue de la ferveur.

Il garde aussi un souvenir très précis du chemin de croix du Colisée. Cette dévotion a été établie par Benoît XIV en 1750. Saint Laurent de Port Maurice créa une confrérie d'hommes et une de femmes qui doivent tous les dimanches et vendredis, deux heures avant le coucher du soleil, observer les différentes stations "en chantant : *Viva la croce ! la croce viva ! viva la croce ! viva*"⁴³. Par contre, le ton qu'emploie l'abbé Paumard à ce sujet tend à laisser penser qu'il ne voit pas tellement l'utilité d'une telle pratique. S'il approuve la dévotion du chemin de croix, la description qu'il fait de ce qu'il voit au Colisée ressemble plus au récit d'une promenade touristique. Ce qui l'impressionne, ce sont les lieux et ce qu'ils représentent. "*Que de souvenirs émeuvent l'âme, lorsqu'on foule ce sol où tant de chrétiens jetés en pâture aux bêtes féroces ont trouvé leur prétoire et leur golgotha*"⁴⁴.

Toutefois, "*ce qui domine à Rome, c'est la dévotion envers la Ste Vierge : elle s'y manifeste sous toutes les formes*"⁴⁵. Rien ne semble toucher plus la sensibilité des catholiques du XIX^e siècle que le culte marial. Cette dévotion est particulièrement populaire dans les zones rurales. L'abbé Paumard ne fait pas exception à la règle. Son ordination, il la place sous le signe de la sainte Vierge. Dans les moments difficiles, c'est à la mère du Christ qu'il adresse ses prières. Le culte marial ne date pas au XIX^e siècle, mais il connaît à cette époque renouveau et développement. En 1854, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception donne une dimension universelle à cette dévotion faite à Marie⁴⁶ qu'une série d'apparitions renforce.

Le 19 juillet 1830, sœur Catherine Labouré, fille de la charité, voit la Vierge. Celle-ci lui livre plusieurs prophéties. Elle

fera l'objet de deux autres apparitions dans les années qui suivent. Le 19 septembre deux petits pâtres, Mélanie Mathieu et Maximin Giraud, disent avoir vu à la Salette "*une lumière prodigieuse, et comme issue de ce globe, une femme, qui était assise, les coudes sur les genoux et qui pleurait*"⁴⁸. Mais surtout, en ce qui concerne les apparitions du XIX^e siècle en France, il est impossible de ne pas citer Bernadette Soubirous dont la première vision a lieu le 11 février 1858. Il y en aura dix-huit autres. Quel que soit le sentiment envers ces phénomènes, cette succession d'apparitions ne peut qu'encourager le culte marial dans les masses populaires. En effet, ces phénomènes se produisent principalement chez des personnes issues de milieux ruraux. Or, si l'abbé Paumard bénéficie d'une formation universitaire, il appartient à un milieu campagnard modeste⁴⁹. Toutefois, il serait très réducteur de limiter la pratique du culte marial de ce prêtre à son origine sociale. L'abbé Paumard est un ecclésiastique convaincu et, en cela, il n'est pas étonnant qu'il se livre à une dévotion universellement reconnue et à laquelle il adhère avec force. Une phrase de Daniel-Rops résume bien l'esprit qui entoure cette dévotion : "*La dévotion à la Mère de Dieu est infiniment douce et consolante ; protestation des esprits contre les hérésies de l'époque, elle reconnaît dans la Vierge qui conçut par l'Esprit-Saint celle qui par sa seule présence, porte le plus insolent défi au rationalisme et au matérialisme*"⁵⁰. Il est intéressant de remarquer que cet auteur formule de façon très claire le sentiment qui peut marquer, à l'époque, le culte marial.

Mais l'abbé Paumard est surtout surpris par les signes extérieurs qui se rattachent à cette dévotion. "*Il n'est pas une rue où on ne trouve une Vierge renfermée dans*

*une niche plus ou moins ornée, et devant laquelle brûle une lampe pendant la nuit. Dans chaque famille, on tient à avoir, dans l'endroit le plus en évidence et le plus fréquenté de la maison, une image de la Madone, devant laquelle brûlent une ou plusieurs lampes jour et nuit*⁵¹. Il conclut ensuite : *“Oui vraiment, Rome est la ville de la piété envers la Sainte Vierge*”⁵². Il est certain que ce qu'il observe à Rome de la piété et de ses formes populaires ostentatoires sont aux antipodes de ce qu'il a constaté à Paris, quatorze ans plus tôt. Lors de ces deux années d'études, il a remarqué que les manifestations personnelles de piété sont rares dans les grandes villes de France et qu'elles produisent souvent des réactions hostiles. A Rome, il observe le contraire. La ferveur publique lui paraît sans égale. Ce qu'il retient, c'est l'accumulation de petites marques individuelles de piété envers la Vierge. Il n'y a rien de comparable avec l'immense statue de la Vierge au Puy⁵³. Il prête plus d'importance à une multitude de petites “professions de foi” qu'à une grande démonstration tapageuse. L'abbé Paumard a le goût du sentiment simple, authentique et surtout sincère.

Toutefois, il n'en demeure pas moins persuadé que la grandeur de l'Eglise ne peut se passer des manifestations publiques de l'institution ecclésiastique.

Les cérémonies religieuses

L'abbé Paumard assiste à deux cérémonies importantes durant son séjour : la béatification de Marguerite-Marie Alacoque et un consistoire public.

Une béatification est toujours un grand moment pour l'Eglise. Cet événement est peut-être ressenti encore plus fortement

par l'abbé Paumard puisqu'il s'agit de la béatification d'une religieuse française, de la Visitation de Paray-le-Monial⁵⁴.

C'est en grande pompe que l'on procède à la cérémonie le 25 septembre 1864. A dix heures du matin, la procession arrive à la basilique Saint-Pierre. Le clergé est présent ainsi que le chapitre, plusieurs chefs d'ordres religieux, des évêques étrangers et les cardinaux présents à Rome. La cérémonie est présidée par le cardinal Patrizzy. Une messe basse est célébrée avant que le cardinal président ne lise le décret de Pie IX, *“en date du 14 des calendes d'octobre, portant béatification de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de Paray le Monial, en France*”⁵⁵. La seconde période de la cérémonie est beaucoup plus fastueuse. *“Dès 3h 1/2, nous avons repris notre place dans l'immense chœur de la basilique compris entre l'autel majeur ou l'autel de la confession et l'autel de la chaire de St Pierre*”⁵⁶. Près de trois mille places sont disposées sur des bancs pour l'assistance. A quatre heures, la procession venant du Vatican pénètre dans la basilique, *“dans l'ordre suivant : en tête les cérémoniaires, les différents chapitre de la ville et le chapitre de St Pierre et les chefs d'ordres religieux ; venaient ensuite les évêques présents à Rome, les cardinaux au nombre de 32 et enfin le souverain pontife, en chape et en mitre, porté sur la Sedia Gestatoria, entouré et escorté des massiers, des Flabelli, des officiers de sa garde Suisse et enfin suivi du sénateur de Rome et de l'Etat major de l'armée française d'occupation qui fermait la marche*”⁵⁷.

L'abbé Paumard livre l'ordre protocolaire d'une procession. Le pape en entrant en dernier, sur la chaise à porteurs, ce qui le place au-dessus des autres processionnaires, retient plus l'attention

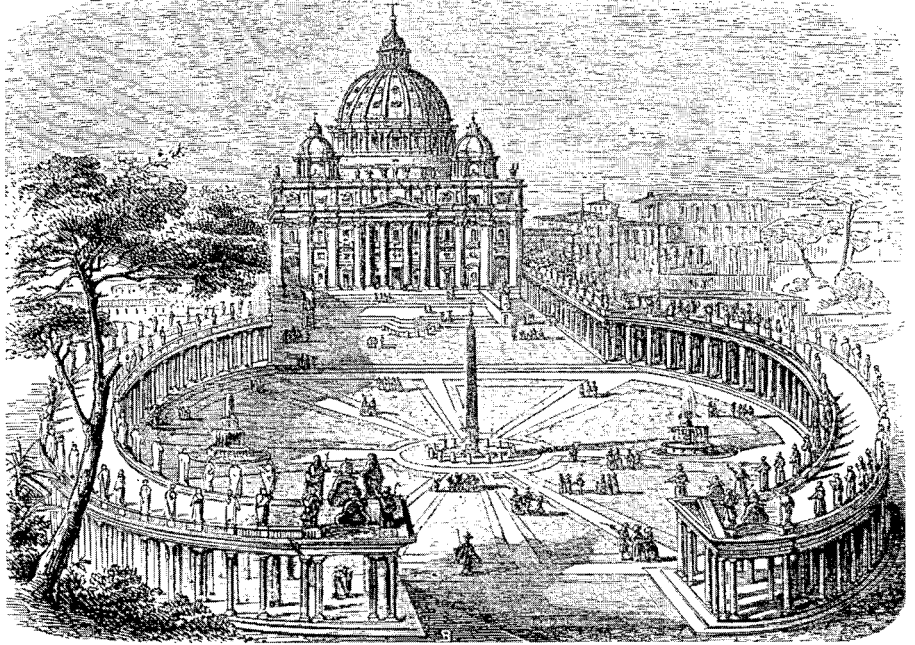
de l'assistance. Le sénateur de Rome et l'état-major français pénètrent dans la basilique après le souverain pontife. On peut se demander ce que fait l'état-major français dans une manifestation purement religieuse à ce moment précis. Depuis 1849, l'Etat pontifical ne subsiste que grâce à l'appui de puissances étrangères (France et Autriche jusqu'en 1859)⁵⁸. Or, la convention du 15 septembre⁵⁹ a gravement détérioré les relations diplomatiques entre la France et le souverain pontife. Cependant, dix jours plus tard, le haut commandement français participe à une procession où la place qui lui est assignée n'est pas des plus honorifiques. Peut-être y a-t-il aussi l'expression du malaise du moment entre une armée française sur place qui doit quitter Rome dans les deux ans et un pape qui tout en marquant sa réprobation essaie de faire en sorte de ne pas hâter le départ.

Toujours est-il que la participation de l'armée française à cette cérémonie illustre bien le lien existant entre la France et le pape.

L'abbé Paumard assiste à un consistoire public *“dans les premiers jours d'octobre”*⁶⁰. Le pape préside au consistoire où il arrive, à nouveau, sur la Sedia Gestatoria, en chape et en mitre. Lors de cette séance, l'évêque de Rouen, Monseigneur de Bonnechose et le patriarche de Venise sont élevés au rang de cardinaux et reçoivent les insignes de leur nouvelle dignité. Aucun représentant de l'Empire français n'assiste à cette cérémonie qui se déroule dans un cadre interne à l'Eglise. La présence française ne se fait sentir qu'ultérieurement. *“Comme complément de la cérémonie consistoriale, les nouveaux cardinaux donnèrent une soirée ou réception à leur hôtel. Le cardinal de*

*Bonnechose reçut trois soirées consécutives dans les salons de l'ambassade de France”*⁶¹. Lors de cette réception, Monseigneur Pacca, camérier du pape, présente le chapeau cardinalice sur un plateau d'argent et adresse un discours au nouveau cardinal. Il reçoit ensuite les hommages des officiers supérieurs de l'armée française et de tout le personnel de l'ambassade. S'il est possible de s'étonner, dans un premier temps, du peu de distance entre le religieux et le politique, tout cela répond, malgré tout à une logique. En effet, il n'est nullement question du concordat ou de la question romaine mais de relations diplomatiques. La réception a lieu à l'ambassade de France parce qu'il s'agit toujours d'un honneur pour un pays de voir un de ses évêques élevé au rang de cardinal. C'est moins la cérémonie qui surprend que le faste de la réception.

L'abbé Paumard donne un exemple de la situation paradoxale des relations entre l'Etat pontifical et le Second Empire, en partie le fruit de la politique de bascule pratiquée par Napoléon III. D'un côté, à Rome, l'armée française participe aux manifestations religieuses, l'ambassade de France sert de lieu de réception pour un nouveau cardinal auquel les plus hauts représentants français rendent hommage et, de l'autre, l'Empereur favorise l'unité italienne au détriment des Etats pontificaux, accepte le retrait de ses troupes de la ville éternelle, tout en sachant qu'à terme cela revient à la livrer à l'Italie. Il y a une sorte d'incohérence dans les décisions qui sont prises. La logique aurait voulu que les troupes et les autorités françaises présentes à Rome accomplissent leur mission jusqu'à son terme, mais avec réserve vis-à-vis du pouvoir pontifical dont la France se désolidarise.



La basilique Saint-Pierre de Rome⁶⁴.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le pape fasse l'objet d'une grande popularité parmi les catholiques français. Beaucoup d'entre eux voient dans les atermoiements de l'Empereur une forme de trahison envers le souverain pontife dont le pouvoir temporel est vieux de onze siècles et qu'il s'était engagé à protéger. La rupture entre l'Empire et les catholiques est consommée⁶², la politique qui se poursuit jusqu'en 1870 ne fait que les éloigner un peu plus du régime. Les commentaires de l'abbé Paumard obligent, ici, à dépasser le stade de l'histoire locale pour remettre les événements dans une perspective plus large. Ce témoignage donne des exemples précis des conséquences des événements politiques internationaux.

La basilique Saint-Pierre et le pape

La basilique Saint-Pierre

“Il faudrait plus d'un volume pour décrire la basilique St Pierre dans les détails”⁶³ : la volonté de synthèse est affirmée par le commentateur. La description du Vatican ne masque pas l'émerveillement qui est le sien lorsqu'il se trouve au cœur de la papauté.

L'exposé commence par un rapide historique de la construction. *“La basilique St Pierre occupe le jardin et le cirque de Néron, où ce tyran fit massacrer tant de chrétiens. C'est le plus beau et le plus vaste*

temple du monde. Constantin avait fait construire une basilique qui existe jusqu'au XV^e siècle. La basilique actuelle fut commencée en 1450 et consacrée en 1626". Il entre ensuite dans les détails de l'édifice, donne ses dimensions ainsi que celles d'autres églises d'Europe à titre comparatif⁶⁵. Il est fasciné par la dimension de tout ce qu'il voit à Saint-Pierre. L'importance de l'édifice, la richesse et la beauté de la basilique ont un impact très fort sur l'abbé Paumard. Sans doute n'est-il pas loin de penser qu'une telle réalisation n'aurait pu voir le jour sans une volonté divine. Il est possible que ce sentiment soit en partie dû à l'association de la basilique Saint-Pierre à la personne du pape.

Le pape

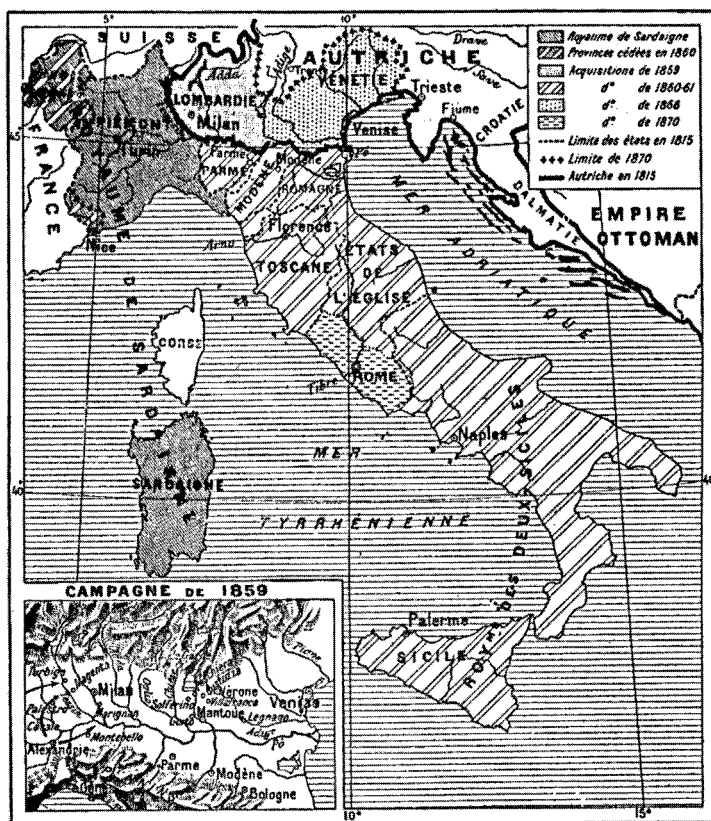
*"Le Vatican ! Que de pensées et de sentiments ce nom éveille dans l'esprit et le cœur du chrétien ! Pourquoi tant d'étrangers vont-ils à Rome chaque année ? N'est-ce pas pour aller au Vatican et s'agenouiller au pied du pape qui y réside"*⁶⁶ ? L'association entre le Vatican et le pape est réelle, les deux étant à jamais liés dans l'opinion populaire. L'avenir ne fera, par ailleurs, que renforcer ce lien lorsque Rome sera rattachée à l'Italie, et l'Etat pontifical se limitera au Vatican⁶⁷. Toutefois, bien avant cela, la personne du pape se trouve auréolée par les coups très durs que subissent la papauté et les Etats pontificaux.

Pour bien comprendre l'origine du problème, il faut remonter à l'élection au trône de Saint-Pierre du cardinal Mastai Ferretti, sous le nom de Pie IX. Le nouveau pape fait figure de libéral et l'on songe un temps qu'il pourrait être le pivot de l'unité italienne⁶⁸. Le refus du pape de soutenir la guerre nationale

contre l'Autriche met fin à l'idée du pape libéral dans l'opinion publique. Les Etats pontificaux ne se maintiennent que par l'intervention et la présence de troupes françaises et autrichiennes. Progressivement, ces deux Etats se désengagent. La guerre franco-autrichienne de 1859, permet à l'Italie d'amorcer son unité. En mars 1860, le Piémont annexe la Romagne et en septembre les marches de l'Ombrie. Le pape ne règne plus que sur Rome et ses alentours. La ville éternelle fait de plus en plus figure de ville assiégée.

Face à cette destruction progressive de son pouvoir temporel, l'attitude de Pie IX reçoit un large écho dans l'opinion populaire. Pie IX subit tous les assauts avec une dignité qui n'a d'égale que la fermeté de ses propos à l'encontre des "spoliateurs". Il apparaît rapidement comme l'otage de l'Etat italien. Parallèlement, Pie IX renforce considérablement l'autorité pontificale. En France, cela se concrétise par le retour à la liturgie romaine et la fin du gallicanisme. Le pape commence à faire l'objet d'une sorte de culte. C'est ainsi qu'il décide seul de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Il n'est pas étonnant que l'image du pape martyr, associée à l'hommage suprême qu'il rend à la Vierge, déjà très populaire, soit à l'origine d'une véritable dévotion pour la papauté. On comprend alors mieux toute l'importance qu'il y a pour l'abbé Paumard à rencontrer le pape.

A trois reprises au cours de son voyage, l'abbé Paumard a l'occasion d'approcher le souverain pontife. Le dimanche 18 septembre 1864, il assiste au sacre de trois évêques. Le 26 septembre, il se rend à une audience publique et, enfin, le 10 octobre, il obtient une audience privée.



L'unité italienne (1859-1870)⁶⁹.

C'est lors du sacre des trois évêques que l'abbé Paumard voit Pie IX pour la première fois. Il s'agit de l'intronisation "de monseigneur Mermillod pour Genève, d'un nonce pour le Mexique, et d'un évêque pour Edimbourg"⁷⁰. Monseigneur Mermillod faisant sa retraite au séminaire français, l'abbé Paumard n'a aucun mal à se faire présenter et à obtenir une autorisation pour assister à la cérémonie⁷¹. Ses vœux sont comblés puisqu'on lui attribue une place au second rang, en face de l'autel papal. Sur la cérémonie en elle-même, l'abbé Paumard ne fait quasiment

aucun commentaire. En fait, il ne regarde que le pape. "Nous n'avions pas encore vu le pape. On se figure difficilement l'émotion que nous éprouvâmes en l'apercevant. Nous suivîmes la cérémonie avec le plus vif intérêt, les yeux constamment fixés sur le souverain pontife. Notre émotion devint plus vive encore lorsque, après la cérémonie, Pie IX adressa une allocution grave et touchante aux trois nouveaux évêques ; il parla à Monseigneur Mermillod en particulier, avec une affection toute paternelle, parce qu'il l'aimait depuis longtemps comme un fils"⁷². Il est

LES COMMENTAIRES D'UN PRÊTRE SARTHOIS SUR SON VOYAGE A ROME

facile de percevoir tout ce que représente la personne du pape pour l'abbé Paumard. L'émotion qu'il décrit montre bien le culte développé autour de sa personne.

Avec l'audience publique du 26 septembre, on assiste à une nouvelle étape dans l'évolution de ce culte.

La veille a eu lieu la béatification de Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial. A cette occasion, *“Monseigneur Marguerie, évêque d'Autun, était venu avec plus de cent prêtres de son diocèse”*⁵. Le lendemain, ce groupe est reçu par le pape. Monseigneur Marguerie autorise l'abbé Paumard à y assister. Le récit que fait ensuite le prêtre sarthois est des plus intéressants. *“Pie IX se leva, puis, d'une voix forte et solennelle, il prononça une allocution énergique sur les périls des temps présents, sur les dangers auxquels est exposée la foi au milieu du débordement de toutes les opinions mondaines. Nous avons retenu particulièrement ces mots : Pas de transactions, mes enfants, dites le bien haut dans vos diocèses, en notre nom, et au nom de la Sainte Eglise ; non, pas de transactions. Ce discours prononcé avec toute l'autorité et la fermeté apostolique du vicaire de Jésus Christ, fit sur nous tous la plus profonde impression. On eût dit que c'était Jésus Christ lui-même qui se faisait entendre”*⁶. Cet épisode a lieu le 26 septembre. Or, le 15 septembre, nous l'avons signalé, la France et l'Italie viennent de signer la convention prévoyant le retrait français des Etats pontificaux dans un délai de deux ans⁵. Si l'on se réfère à Yves-Marie Hilaire, cette convention semble être un des éléments motivant la publication du Syllabus et de l'encyclique *Quanta Cura*⁶, le 8 décembre 1864. Il s'agit d'une condamnation officielle des hérésies

modernes. *“Celles-ci portent sur le rationalisme, l'indifférentisme, le socialisme, le libéralisme, le refus du pouvoir temporel du pape. La liberté de conscience et la liberté de culte sont rejetées”*⁷. Presque trois mois avant la publication de cette encyclique et du Syllabus, le pape en donne les grandes lignes en public. Il est certain que ces deux textes sont plus une mise par écrit d'un discours tenu depuis longtemps. *“Pie IX lui-même avait pensé à une mesure analogue dès 1854 : il en avait entretenu les évêques assemblés à Rome pour la proclamation de l'Immaculée Conception et la même commission qui avait préparé le texte de ce dogme avait été chargée par lui de travailler la question”*⁸. L'idée n'est pas nouvelle, ce qui peut constituer une innovation c'est de l'officialiser par une encyclique⁹. C'est sans doute pour cela que *Quanta Cura* et le Syllabus apparaissent comme des actes de guerre. Les propos qu'il tient lors de cette audience publique sont prémonitoires. Ils s'inscrivent dans le climat qui amène le souverain pontife à agir. Par ailleurs, en tenant ce discours en public avec insistance, le pape prépare les esprits en vue d'une publication dont il sait qu'elle fera grand bruit.

Un autre point ressort du récit de cette audience publique. Il ne s'agit pas de l'expression de l'opinion populaire. Mais elle émane d'un membre du clergé. Le fait d'aller à Rome et de voir le pape est devenu un moment fort de la vie d'un prêtre. Nous avons ici la confirmation de l'attraction que produit le pape sur les ecclésiastiques. *“Monseigneur Marguerie, évêque d'Autun, était venu avec plus de cent prêtres de son diocèse”*¹⁰. Il y a, à cette époque, un mouvement de masse en direction de la personne du souverain pontife. Il s'agit non d'un fait isolé mais d'un élan général, touchant autant les

ecclésiastiques que les laïcs. *“En 1854, deux cents évêques participent à la proclamation du dogme de l’Immaculée Conception de Marie ; en 1862, la béatification des martyrs japonais attire des centaines de prélats ; en 1867, le dix-huitième centenaire des apôtres Pierre et Paul rassemble à Rome plus de cinq cents évêques, quatorze mille prêtres et cent trente mille pèlerins”*⁸¹.

Tout ceci met en lumière la complémentarité des sources et de la bibliographie. Lorsque l’abbé Paumard compare le pape au Christ, il exprime une sensation personnelle qui est toutefois fort répandue. Rops affirme *“on alla même jusqu’à substituer le nom du pontife à celui du Christ dans les hymnes du bréviaire”*⁸². Ce qui serait passé, jusqu’alors, pour une hérésie devient une forme d’expression de sa foi pour les fidèles et les prêtres. La personne du pape prend une dimension surnaturelle qu’elle n’a jamais eue et qu’elle conservera. Peut-être est-ce aussi une façon de démentir les attaques de ceux qui nient l’existence de Dieu en faisant du pape son incarnation sur terre.

Rencontrer le souverain pontife en privé n’est pas une mince affaire. La demande doit être apostillée d’un haut personnage. L’abbé Paumard s’adresse au cardinal Pitra. Il se recommande de Dom Guéranger, le cardinal Pitra étant un ancien moine de Solesmes. Toutefois, pour que cette demande soit accordée, il est nécessaire que la recommandation *“porte un petit signe”*⁸³. *“Qu’est ce que c’est donc que ce petit signe ? Le Rme. P. Dom Guéranger nous avait instruit avant notre départ. Chaque jour, les éminentissimes cardinaux reçoivent des demandes de recommandations pour l’audience du St Père. Comme il n’est pas possible que le pape reçoive en particulier tous ceux qui demandent audience, les cardinaux*

*ajoutent un petit signe à leur signature, lorsqu’ils tiennent à ce que quelqu’un obtienne l’audience privée qu’ils sollicitent”*⁸⁴. Connaissant le procédé, l’abbé Paumard n’hésite pas à préciser au Cardinal Pitra de ne pas oublier la marque en question. L’audience est accordée pour le mardi 11 octobre à 5 heures du soir.

L’audience privée que l’abbé Paumard obtient avec Pie IX le confirme dans ses sentiments envers la personne du pape.

La rencontre se déroule suivant un cérémonial bien arrêté : première génuflexion à deux genoux à l’entrée de la salle, une seconde au milieu, une troisième au pied du trône puis bénédiction. *“Oh ! Sentir la main du Vicaire de Jésus-Christ se poser sur sa tête en signe de paternelle bonté, se savoir béni par lui, c’est une joie profonde, une émotion indicible ! Quel souvenir délicieux”*⁸⁵. L’émotion n’est pas feinte, quarante ans plus tard elle rejaillit sous la plume de l’abbé Paumard. L’entretien commence. *“Alors, une conversation de la plus grande simplicité s’engage entre nous”*⁸⁶.

Cette simplicité dont parle l’abbé Paumard semble bien être aussi à l’origine de l’effet produit par Pie IX sur les fidèles. Dans la même page, l’abbé Paumard emploie quatre fois le mot *“paternel”*⁸⁷. De même, il parle de *“son sourire si bon”*⁸⁸. La personnalité de Pie IX l’a énormément servie. Daniel-Rops donne une description assez précise à ce sujet. *“Le trait le plus frappant de sa personnalité était le charme : tous les témoins l’ont célébré à l’envi ; certains l’ont même qualifié de “fascinateur”. Tout y contribuait : les traits du visage plein mais fin, le regard des yeux, vif et spirituel, la voix chaude, musicale et le sourire. Pour chacun de ceux qu’il abordait, il savait trouver le mot aimable, le geste qui touchait au*

cœur. Et cette gentillesse qui, chez lui, procédait évidemment de la délicatesse des sentiments et encore plus de la charité du Christ⁷⁸⁹ ; et Hilaire d'ajouter : "sa bonté, son affabilité, son humilité, son courage dans l'adversité, son sens des responsabilités, sa piété fervente frappent ses interlocuteurs"⁷⁹⁰. Tout ceci complète bien le portrait qu'en trace l'abbé Paumard. La multitude de fidèles qui se rend à Rome et qui s'imprègne de cette image ne peut que servir le popularité du souverain pontife. La dévotion prend sa source non seulement dans les épreuves qu'il traverse mais aussi dans le sentiment de profonde humanité qu'il dégage. C'est un paradoxe étrange qui veut que parce que le pape donne de lui une image humaine, les fidèles lui attribuent une dimension quasi surnaturelle en l'identifiant au Christ. L'abbé Paumard ne fait pas exception.

Après le récit de cet entretien, l'abbé Paumard fait une remarque qu'il faut relever. Une note de bas de page mentionne : "Les mains de Pie IX sur la tête d'un pauvre homme consolent de bien des coups de pied d'ânes"⁹¹ (Louis Veuillot). Nous l'avons éprouvé⁷⁹². Cette réflexion a été rajoutée après la rédaction du douzième volume, l'encre et l'écriture sont les mêmes que celles des derniers tomes. Cette remarque, peu indulgente, explique bien la motivation de l'abbé Paumard à rencontrer Pie IX. La bénédiction du pape lui permet de relativiser les événements et de prendre du recul par rapport à l'adversité. Mais surtout, recevoir la bénédiction de Pie IX en personne, dans le contexte politique de 1864, revêt pour ce prêtre une signification particulière. S'il désire autant rencontrer le souverain pontife, c'est très certainement pour aller au devant de quelqu'un qui souffre plus que lui. C'est ici le retour au "contexte

Paumard" qui prime, à son état émotionnel. Rencontrer Pie IX en 1864, c'est l'occasion pour lui de relativiser les peines et les souffrances qui sont les siennes en comparaison de ce qu'endure, chaque jour, le souverain pontife. Ce qu'il admire, c'est la dignité dont le pape fait preuve devant tant d'adversité. Lui, Charles Paumard, prêtre qui vient d'être renvoyé de Précigné, vient prendre conscience de la futilité des événements qui le touchent en comparaison des préoccupations qui sont celles de Pie IX. Pourtant, il constate de ses propres yeux que même dans ces circonstances le souverain pontife reste inébranlable. Aussi, quel droit aurait-il de s'apitoyer sur ses petits malheurs, alors que le chef de l'Eglise ne le fait pas pour les siens qui sont si grands ?

Cet entretien d'un quart d'heure vient de balayer les événements qui ont motivé son départ du petit séminaire. Il retrouve, grâce à cette audience, non seulement la sérénité mais surtout la force nécessaire pour surmonter les épreuves qui l'attendent. Dès le lendemain, il quitte Rome pour prendre ses fonctions à la cure d'Auvers-le-Hamon⁹³.

Le voyage que l'abbé Paumard fait à Rome à l'automne 1864 est d'une grande importance sur bien des plans. D'un point de vue personnel, ce séjour lui permet de réaliser un souhait qui doit être commun à bien des prêtres. Il ne cache pas la satisfaction qu'il éprouve à faire ce voyage. De plus, pendant les trois semaines qu'il passe à Rome, il met ses problèmes entre parenthèses. Ce qui est certain, c'est qu'il repart de Rome avec une confiance en lui réaffirmée, une volonté d'aller de l'avant plus forte que jamais. Ses doutes ont disparu et il envisage l'avenir avec sérénité.

Il faut aussi remarquer la concordance du récit de l'abbé Paumard avec la vision de l'Italie de l'époque. Les illustrations figurant dans les pages précédentes sont pour la plupart tirées d'ouvrages contemporains de l'abbé Paumard et correspondent à ses commentaires.

L'abbé Paumard livre le sentiment du voyageur avec une étonnante fidélité. C'est la démonstration que dans ses mémoires, l'abbé Paumard témoigne de son temps et de la façon dont il le ressent.

Les remarques qu'il fait dans le douzième volume de ses mémoires vont toutefois plus loin que le simple souvenir de voyage. Ils composent une sorte de carnet de route d'un touriste sarthois. La description des monuments est fidèle à la réalité, synthétique, et montre que l'abbé Paumard s'est obligatoirement documenté sur l'histoire de Rome, notamment sur la période antique.

De plus, ses souvenirs sont l'occasion de comprendre quel est le climat religieux de la ville de Rome sous l'administration pontificale. Ces commentaires sur les dévotions mais aussi sur les cérémonies auxquelles il assiste sont un bon indicateur de la question religieuse à Rome en 1864.

L'un des intérêts indéniables de ce douzième volume est qu'il impose un retour permanent au contexte politique de l'époque. Sans jamais citer aucun événement de cette nature, l'abbé Paumard livre malgré tout un grand nombre de renseignements sur la situation politico-militaire. S'il s'abstient de donner son sentiment personnel, il n'est pas difficile de le deviner à la lecture de ses propos.

En fait, l'abbé Paumard, déjà acquis à la liturgie romaine, revient de la ville

éternelle avec une conviction ultramontaine, au sens littéral du terme⁹¹, totalement inébranlable : le pape est à la tête de la chrétienté. C'est à lui qu'appartient le gouvernement absolu de l'Eglise. Cette certitude lui semble bien au-dessus des intrigues diocésaines.

Ce volume apparaît comme une photographie des plus intéressantes d'une Rome pontificale dont l'assise territoriale s'amenuise de plus en plus et qui, à terme, deviendra le plus petit Etat du monde⁹⁵ ■

Notes

Ce chapitre étant basé sur l'étude particulière d'un seul volume des mémoires de l'abbé Paumard, les notes où n'est indiqué que le numéro de page renvoient systématiquement au tome 12 de ces mêmes mémoires. Seuls les numéros de tomes renvoyant à d'autres volumes que celui-ci sont précisés. De même, il a été décidé que l'introduction ne comporterait pas de présentation du contexte. En effet, l'abbé Paumard ne passant que trois semaines à Rome, il n'y a pas de changement profond du climat général durant cette courte période. En conséquence, il a paru plus judicieux de faire référence à la situation générale de façon continue afin de ne pas isoler l'abbé Paumard et le contexte romain de l'environnement dans lequel ils évoluent. Il est aussi nécessaire de préciser qu'il s'agit ici d'une esquisse d'un travail plus approfondi. Il n'est pas question de prétendre en une trentaine de pages relever et analyser toutes les pistes de recherche que fournissent les commentaires de l'abbé Paumard. C'est, en quelque sorte, une présentation sommaire d'un des nombreux points qui s'inscrivent dans le cadre d'une étude générale de longue haleine.

1. p. 1.

2. "Charles Paumard : 35 ans au petit séminaire de Précigné", *Société d'agriculture Sciences et Arts*, n° 710, 1997, p. 57-77.

3. p. 2.

4. p. 5.

5. Paris Lyon Méditerranée

6. p. 5.

7. p. 4.

8. p. 7.